

RÉFLEXIONS SUR L'INTERDISCIPLINARITÉ A PROPOS D'UN THÈME COMMUN : LA FÉCONDITÉ

ROLAND DEVAUGES

Sociologue de l'O.R.S.T.O.M., 24 rue Bayard, 75008

La collaboration pluridisciplinaire à un objet commun de recherche, n'est une chose simple qu'en apparence. On a tendance à la ramener à une question de bonne volonté et à mettre les demi-succès ou les échecs des expériences faites, sur le compte des individualités. Même s'il en est ainsi, il convient de se demander si les rivalités de personnes ne sont pas aussi — et même surtout — dues à une définition insuffisante de la tâche à accomplir dans la pluridisciplinarité par rapport à une recherche de type habituel, monodisciplinaire, et, de préférence, individuelle. D'ores et déjà, il ressort d'une expérience commune, encore à ses débuts mais somme toute réussie et qui paraît riche de développements futurs, que les problèmes fondamentaux de l'interdisciplinarité — terme plus juste que celui de pluridisciplinarité — se placent non pas au niveau superficiel de la collecte des données et de la description des faits, où se situe pourtant la source la plus fréquente des conflits, mais à celui, beaucoup plus profond, de la problématique, de la conceptualisation et de la « vérification » au sens fort du terme.

I. — L'interdisciplinarité trouve des origines, aussi répandues que modestes quant aux résultats, dans un grand nombre, sinon la plupart, des ouvrages de sciences humaines et, en particulier, dans les monographies. Sous cette forme élémentaire, sa particularité est de ne faire intervenir qu'un seul chercheur, d'une seule discipline, qui utilise des

travaux autres que les siens pour alimenter sa documentation ou simplement situer son sujet. Le résultat de cette compilation se traduit par une série de chapitres sur le milieu naturel, l'histoire et la géographie, la démographie et le peuplement, l'organisation sociale, etc., selon un ordre superficiel qui, allant « de l'écologique au rituel et au spirituel, se réduit trop souvent à un catalogue où tous les éléments d'une société sont mis sur le même plan » (COPANS, 1975) (1), sans que leurs niveaux d'intervention et les liaisons entre eux soient réellement recherchés et exploités (2).

La relation interdisciplinaire s'approfondit lorsque l'on passe de cette simple juxtaposition de données hétérogènes, à la suggestion, à l'induction. Les contacts avec d'autres disciplines font apparaître à un chercheur opérant dans la sienne, des problèmes qui, autrement, lui auraient échappé. Mais si l'on se trouve bien là au point de départ d'une possible collaboration effective entre disciplines, l'affaire tourne court en ce que le chercheur, objet de l'effet de suggestion, reste seul à l'intérieur de sa propre discipline à laquelle l'effet d'induction ainsi opéré se limite à le renvoyer, après ce regard fécond sur l'extérieur.

Une conception plus élaborée et qui fait apparaître pour la première fois une volonté de collaboration interdisciplinaire, est représentée par le cas où un chercheur relevant d'une discipline définie et spécialisée, rencontre au bout de sa recherche un problème

(1) « La Monographie en question », p. 74. Dans le cas de la monographie, toutefois, ces matériaux disparates sont recueillis par le chercheur lui-même.

(2) Il y a certes aussi des monographies dont l'ordre interne est fortement maîtrisé et qui sont conduites comme des démonstrations.

dont il lui apparaît clairement qu'il ne peut le traiter à fond, mais qu'une discipline voisine est beaucoup mieux équipée pour cela. La relation instaurée est alors complémentaire ; elle demeure toutefois limitée à un seul sens, intransitive, en ce que le rôle analytique et interprétatif de la seconde discipline commence là où s'arrête celui de la première. Il faut bien reconnaître que c'est à peu près le schéma dont sont partis les responsables du thème commun présenté ici — un démographe et un sociologue — le premier ayant demandé au second d'approfondir les aspects « concrets » d'un problème considéré à l'origine comme démographique (1).

Cependant, là encore, et comme cette expérience de collaboration l'a précisément montré, l'interdisciplinarité n'est pas pour autant vraiment réalisée. Celle-ci implique en effet non seulement une juxtaposition des activités de recherche, mais la rétroactivité de la relation de complémentarité ainsi reconnue et assumée et, plus encore, la création à travers cette rétroactivité d'une synthèse des disciplines mises en cause, telle qu'elle leur permette, *ensemble*, d'aborder des problèmes et d'obtenir des résultats auxquels chacune d'elles n'aurait pu atteindre, *séparément*. La possibilité de cette fusion partielle, le dépassement de son objet par chacune des sciences concernées, la notion même d'objet d'une science, posent alors une série de problèmes proprement épistémologiques qu'il faut situer au moins brièvement si l'on veut aborder et poursuivre de façon fructueuse des expériences concrètes de recherche interdisciplinaire.

II. — L'histoire d'une science témoigne d'une tendance irrésistible à se constituer en un ensemble fermé. Cette structuration en disciplines distinctes provient sans doute moins des questions qui l'ont suscitée que — dans le cas d'une science qui a « réussi » — des réponses qu'elle leur a apportées, lorsque ces réponses ont fait apparaître un ensemble de faits cohérents et des relations fortement établies entre eux. L'ensemble tend alors à se constituer en une entité théorique autonome avec son objet, sa méthode, son point de vue particulier sur le réel, son découpage spécifique des faits, etc., réalisant ainsi un compromis considéré comme définitif entre un objet — une province du réel — et une théorie qui l'explique et permet d'agir sur lui. En même temps, se constitue une organisation sociale : un corps de spécialistes avec les institutions qui leur servent d'appui logistique (les laboratoires) et de moyen de reproduction (l'Université). L'ensemble ainsi constitué suscite alors un « out-group » avec lequel il entretient des relations tensionnelles de

chauvinisme et d'impérialisme. La phrase bien connue de DURKHEIM illustre finalement autant cette perspective idéologique que la volonté de rigueur d'une science nouvelle : « La sociologie n'est l'annexe d'aucune autre science, elle est une science distincte et autonome (...), un fait social ne peut être expliqué que par un autre fait social... ».

Cependant, quelle que soit la réussite de l'appareil scientifique ainsi constitué, du fait, soit de son progrès interne, soit de celui des sciences voisines, soit encore de la transformation de la conjoncture — et l'évolution d'un système scientifique n'est pas différente à cet égard de celle de n'importe quelle autre production sociale — il arrive un moment où se posent des problèmes nouveaux qu'aucune des disciplines existantes n'est capable d'appréhender dans la perspective adéquate. On entre alors dans « ... une période où, pour un nombre croissant d'auteurs, ce sont moins les disciplines qui constituent des secteurs logiques de la recherche mais, soit des problèmes, soit des niveaux d'analyse de la réalité sociale » (MERCIER, 1973). A ce moment, se trouve remis en question le problème de la signification des frontières d'une science établie, celui de leur débordement et celui de la coopération interdisciplinaire. Mais les sciences s'étant historiquement détachées les unes des autres, rien n'empêche sur le plan théorique que soit refait le chemin inverse et que l'on revienne sur les scissions opérées pour en essayer d'autres, mieux adaptées aux problèmes nouveaux. Le seul obstacle — et il n'est pas négligeable — est donc ce processus sociologique d'enfermement qui vient d'être décrit.

La vraie difficulté — et elle est particulièrement marquée dans le cas de l'étude scientifique d'un phénomène humain — ne se situe malheureusement pas là ou pas seulement là, même si elle est masquée — d'une manière finalement sécurisante — par cette opposition entre corps scientifiques constitués. La vraie difficulté réside dans la nécessité de saisir dans un champ opératoire commun une pluralité de causes « hétérogènes » qui concourent cependant à un effet commun : ici, les variations d'un taux de fécondité. Ces causes de fluctuations sont en effet à la fois « matérielles » (état physiologique des sujets reproducteurs, état de l'environnement physique et relation de ces sujets à cet environnement), « spirituelles » (en tant qu'elles touchent aux phénomènes symboliques opérant dans les sociétés où est mesuré ce taux : valeurs attachées à la fécondité, à la sexualité, au niveau économique optimum, etc.), et « sensibles » (manière dont sont assumées telles ou telles de ces valeurs contradictoires : continence/sexualité, niveau

(1) On montrera ici même ce qu'il convient de penser de cette conception de la concrétude.

économique/niveau de reproduction de l'espèce, etc.). Nous nous trouvons donc renvoyés à l'aspect proprement ontologique du problème, dont il faut bien dire un mot pour situer le malaise et les faux obstacles nés de ce malaise, qui entravent la mise au point de schémas opératoires.

Or, il faut bien constater qu'aucune des positions métaphysiques conçues par l'homme n'est finalement tenable et que toutes, si l'on veut s'y tenir, achoppent au plan de la pratique scientifique sur des contradictions insurmontables. C'est ainsi le cas du monisme marxiste qui a pourtant, sur le problème, et sur celui qui lui est associé de la séparation des sciences, des positions très catégoriques. Au plan de la division des sciences, il a doublement relativisé, dans la perspective matérialiste qui est la sienne, le rôle de ces corps constitués de la pensée, d'abord en les situant dans le déroulement de l'histoire et en montrant le poids d'« idéologie » dont ils étaient porteurs ; ensuite, en rétablissant, dans leurs rapports avec le réel, la primauté de celui-ci : « le sujet réel subsiste après comme avant, dans son autonomie, en dehors de l'esprit... » (1). Il n'y a donc pas pour lui d'objet « naturel » d'une science, pas plus que de théorie définitive et qui épuise la connaissance du réel, et se trouve ainsi réaffirmé, avec le primat du réel sur le savoir constitué, le droit à la totale liberté du chercheur (2). Malheureusement, sur le second point qui est de beaucoup plus d'importance, le marxisme n'aboutit, en dépit des mêmes apparences de rigueur, qu'à des prises de position beaucoup plus incertaines. Organiquement associé cependant à une pratique politique, donc tourné vers l'efficacité, il était obligé de tenir compte des forces mises en jeu quelle que soit leur nature. Il n'y a d'ailleurs pas manqué en mettant à la base du système social le rapport de l'homme à la nature. Mais, gêné par la défense d'une certaine conception du matérialisme — entre les deux pièges de l'empirisme et de l'idéalisme — il n'a jamais eu la liberté nécessaire pour poser clairement la relation entre le savoir (et le sensible)

et le concret, que cette conception mettait pourtant en jeu. Il n'est guère sorti du vivant même de Marx et de Engels, et souvent contre eux, d'affirmations péremptoires sur la relation entre l'infrastructure et les superstructures ou sur l'efficacité de l'idéologie. Aujourd'hui encore, les solutions que proposent trop souvent les chercheurs qui se réclament du matérialisme historique, sont soit de purs actes d'allégeance, soit des analyses parfois admirables d'intelligence critique, mais au terme desquelles on retrouve toujours, fidèlement restituée, l'intégralité du dogme.

Le pluralisme, de son côté — qu'il soit avoué ou non — aboutit au plan de la pratique scientifique à des positions intenable lorsqu'il s'agit de saisir dans un cadre de pensée unique les interactions entre les instances irréductibles qu'il conçoit. Le destin du « point de vue économique » qui sous-tend toute l'œuvre de Freud, et de la manière dont il a cependant été évacué progressivement de la psychanalyse, est à cet égard révélateur. Cette... « hypothèse selon laquelle les processus psychiques consistent en la répartition et la circulation d'une énergie quantifiable (énergie pulsionnelle)... » (J. LAPLANCHE et J. B. PONTALIS, 1967, p. 125) (3) impliquait en effet de concevoir une relation entre l'ordre du psychique et l'ordre du matériel (plus exactement ici de l'énergétique). Il est d'ailleurs intéressant de constater que les successeurs de Freud, ne pouvant éliminer toute notion de grandeur de l'affect, ont remplacé la conception quantitative de celle-ci (le quantum d'affect) par une conception spatiale (sa plus ou moins grande diffusion) qui n'efface pas toute idée de quantité, mais la masque sous un aspect qui semble moins choquant pour l'esprit sans pour autant parvenir à dépasser le niveau de la métaphore.

Face au constat de carence de ces perspectives ontologiques, il faut heureusement se souvenir que l'interaction de l'« esprit » et de la « matière » est un fait d'observation quotidienne et que la science — forme méthodique de cette action — s'est constituée sans que ces problèmes soient résolus (4). Toutefois,

(1) Karl Marx : Introduction... GALLIMARD, 1965, p. 256. En fait, cette phrase ne prend toute son importance que si on la replace dans la perspective de la critique de l'idéalisme hégélien.

(2) A vrai dire, les prétentions du matérialisme historique sont beaucoup plus vastes comme en témoigne cet extrait d'un ouvrage de vulgarisation, par ailleurs bien fait et parfaitement orthodoxe : « ... le matérialisme marxiste accepte le concret dans toute sa complexité, sans rien en retrancher, et sa philosophie globale se veut une explication totale des phénomènes, non seulement dans leurs déterminations individuelles, mais aussi dans les rapports qui les unissent » (Jean Roux : *Précis historique et théorique de marxisme-léninisme*. Éd. R. Laffont, Paris 1969, p. 274). Ce qui vaut pour le matérialisme dialectique pris dans son ensemble, vaut également — la suite de l'ouvrage le montre — pour chacune des sciences qui en constitue un élément. En vérité, ce que veut dire la pensée marxiste, ce n'est pas qu'il est — statistiquement, si l'on veut — possible de tout connaître, mais que rien du concret n'est par essence inaccessible à la pensée, ce qui est une prise de position à la fois contre le kantisme, l'hégélianisme et le positivisme comtien.

(3) Il faut noter que le terme d'« hypothèse », employé par les auteurs, impose d'emblée une dévalorisation du concept.

(4) Sans donner à son tour valeur d'explication à cette « évidence » cartésienne.

cette reconnaissance n'était pas inutile, même si elle n'aboutit qu'à cette plate considération, pour rappeler la nécessité constante de dégager la pratique scientifique des tentations idéologiques toujours renaissantes, qui viennent en obscurcir l'exercice. On peut alors en revenir, l'esprit serein, au problème posé ici de l'étude de la fécondité, qui implique précisément la saisie, dans un cadre opératoire commun, de facteurs dont certains relèvent des sciences humaines et d'autres des sciences de la nature. Or, on dispose ici de l'expérience d'une discipline à la fois pratique et théorique, la cybernétique, dont l'objectif est de « rendre efficace l'action » (COUFFIGNAL, 1966, p. 23), ce qui implique d'ajuster la connaissance (l'information) à la transformation recherchée de l'environnement, matériel ou non. Pour atteindre à ce but, qui se mesure au degré d'adéquation entre le projet et le résultat, un trait caractéristique de la méthode cybernétique est précisément «... de prendre les éléments avec lesquels elle construit un modèle, en tout domaine des connaissances où il peut se trouver. Elle est indifférente aux catégories établies » (1). Discipline d'action, destinée à produire des mécanismes finalisés capables de remplacer l'homme, elle recouvre, par les voies non-orthodoxes qui lui sont propres, la totalité du projet scientifique qui est non seulement de comprendre le phénomène, mais de pouvoir intervenir sur son déroulement. Tel est bien ici le cas de la démographie qui, partant de la recherche des facteurs intervenant sur la reproduction de la population, se propose aussi d'être à la base des politiques visant à la modifier. Le moyen commun à cette compréhension et à cette intervention est, pour la cybernétique, le modèle. On laissera ici de côté toute discussion sur la relation ontologique existant entre le modèle et son original pour constater simplement deux choses : la première, que la cybernétique subordonne celui-ci au réel en considérant qu'il est seulement « un édifice dialectique établi à propos de phénomènes observés, mais qui ne constitue pas une image fidèle de ces phénomènes » (2) ; la seconde, qu'en principe la cybernétique se contente de cette analogie tandis que la science place la connaissance en un rang au moins égal à celui de l'action. Le raisonnement analogique, outil caractéristique de la cybernétique, dont le rôle est de « découvrir des propriétés de l'original qui ne peuvent être déduites des théories » (3), n'y est plus

alors que transitoire puisque, une fois les découvertes réalisées, la théorisation classique reprendra ses droits (4).

C'est à partir de ces considérations qui ont le mérite de nous renvoyer aux seules modalités opératoires, que l'on bâtera le plan d'observation d'un phénomène scientifiquement hétérogène, qui sera dans le cas présent, la fécondité d'une société humaine. En dépit de cette considérable simplification théorique, le problème n'est cependant pas automatiquement résolu. L'objet final est l'établissement de ce que l'on appellera, si l'on veut un modèle (un modèle dialectique « constitué... par la logique de l'original décrite dans un langage », *op. cit.*, p. 53), mais un modèle provisoire, ouvert, apte cependant à rendre compte, en termes de préférence quantifiés, du réseau d'interactions existant entre les facteurs hétérogènes qu'il rapproche (pathologie, organisation sociale, possibilités du milieu naturel). La co-variation, dûment mesurée dans la réalité, de ces facteurs exprimera la situation dynamique du phénomène fécondité, soit — et d'abord — dans des populations déterminées, à des périodes données, soit ensuite, et à partir de là, dans la population en général. Cette perspective opératoire délimitera le rôle et les moments d'application de la démographie et des autres disciplines, opérant ici comme disciplines annexes. Dans une première phase, simultanément, mais chacune pour son compte, elles détermineront les indices mesurant les facteurs qui les concernent et entrent dans le modèle commun ; c'est précisément la mise au point d'un mode d'expression compatible sur un problème commun, qui fonde à ce niveau l'interdisciplinarité. A la phase suivante, toutefois, qui sera celle du maniement du modèle, de son interprétation, de son complètement et du rapprochement du phénomène fécondité avec l'autre phénomène démographique qui gouverne avec lui le déroulement de l'existence humaine, c'est-à-dire la mortalité, la démographie recouvrera son autonomie. Bien entendu, la même mesure (5), lorsqu'elle sera le produit conceptuel et opératoire d'une discipline autre que la démographie, pourra recevoir deux significations différentes selon qu'on la considèrera du côté du modèle démographique qui l'utilise — ce qui représente son usage interdisciplinaire — ou du côté des constructions théoriques de sa discipline d'origine, ce qui en représente l'usage intradisciplinaire « normal ».

(1) *Op. cit.*, p. 78.

(2) *Op. cit.*, p. 69.

(3) *Op. cit.*, p. 75.

(4) La question de savoir si la connaissance scientifique achevée est autre chose qu'une certaine forme de connaissance analogique, peut évidemment se poser aussi à ce niveau.

(5) On le verra plus loin à propos de la notion de naissance légitime.

Au terme de l'exploitation du modèle ainsi constitué, c'est-à-dire du traitement, spécifiquement démographique, d'une pluralité de facteurs interdisciplinaires ordonnés autour du problème commun de la fécondité, l'interdisciplinarité retrouvera ses droits au niveau de l'intervention. En effet, supposant donnée une politique déterminée, qui ne peut être que de maintien d'accroissement ou de limitation de la population, l'analyse démographique aura fait apparaître, soit un facteur, soit une pluralité de facteurs dominants (1). A ce moment, les modalités d'intervention seront déterminées à partir des disciplines dont relèvent ces facteurs (médecine, sociologie, économie, etc.) et les indices qui les mesurent, au lieu d'être de simples « impacts » dans le modèle commun, retrouveront leur statut théorique normal dans leur discipline propre. Ainsi, une épidémie, un cataclysme ou un génocide, sont, au point de vue strict du rapport de morti-natalité, des phénomènes équivalents de destruction rapide de la population, induits de l'extérieur. Mais, s'agissant d'intervenir sur les causes de cette destruction avec des objectifs démographiques bien déterminés, le traitement sera évidemment lié à la nature de ces causes.

III. — Le thème de la fécondité, cause de ces réflexions, constitue un exemple concret et caractéristique de problème complexe conditionné par une pluralité de facteurs hétérogènes relevant d'une approche interdisciplinaire. Dans un travail encore inédit, Benoît FERRY (1976) construit, dans le but de l'étudier, un plan expérimental dont la variable dépendante est évidemment le taux de fécondité, « objet de l'analyse démographique classique qui se contente de calculer (les) indices de mesure ». Parmi les facteurs de variation de ce taux, il distingue d'abord des « variables indépendantes », « que l'on retrouve dans tous les schémas habituels de « facteurs » de la fécondité » (2) : niveau d'instruction, religion, ethnie, etc., puis des variables intermédiaires concernant des « facteurs directs » qui interviennent de façon immédiate aux différents moments de la vie fertile, en la soumettant à quatre types de « risques » (d'exposition aux rapports sexuels, de conception, de naissance vivante et de survie de l'enfant à deux ans). Ces variables concernent directement la fécondité en ce qu'elles définissent les conditions de la procréation, de la grossesse et de la survie de l'enfant. Dans ces facteurs, Ferry introduit, comme il le souligne lui-même, une distinction essentielle au point de vue de l'interdisciplinarité, en les

divisant en variables biologiques et variables comportementales. Les premières, état sanitaire et physiologique, fécondité/stérilité, état nutritionnel, présence éventuelle de maladies infectieuses, etc., relèvent évidemment de la pathologie et de l'hygiène. Les secondes sont ce que l'auteur appelle des facteurs psycho-sociologiques. On notera ici que la différence qu'établit Ferry entre variables indépendantes et variables intermédiaires, et parmi celles-ci, entre variables biologiques et variables comportementales n'est peut-être pas totalement pertinente dans la perspective sociologique. Les premières, telles qu'il les définit (niveau d'instruction, etc.), représentent en réalité des formes d'exposition aux conditions sociologiques ; les différentes catégories de la population sont alors placées à leur égard exactement dans la même situation qu'à celle des variables biologiques d'environnement (avec même de fortes interactions entre les deux : niveau de vie et hygiène, par exemple). Elles pourraient donc entrer, côte à côte avec celles-ci, dans une catégorie commune de variables d'exposition à l'environnement — social d'un côté, physique de l'autre. Les conditions d'intervention sur les unes et sur les autres seraient d'ailleurs, dans le cadre d'une politique de la population, de même nature, en ce qu'elles relèveraient de l'action de l'État. Les variables héréditaires ou d'histoire individuelle (maladies, traumatismes passés) seraient au contraire à séparer comme représentant les seules vraies variables indépendantes, tandis que les variables comportementales conserveraient leur place à part en tant que produits des idiosyncrasies individuelles et des conditions variables d'environnement.

L'intérêt du projet de FERRY est précisément de faire entrer dans son schéma d'analyse ces variables intermédiaires ; les variables indirectes dont se contentent, comme il le fait remarquer, la plupart des études actuelles n'étant — de la façon du moins dont elles sont habituellement interprétées — au mieux que des indicateurs des premières, au pis « une série de constats qui s'avèrent le plus souvent contradictoires (et qui) permettent difficilement une compréhension des phénomènes et encore moins une action sur les mécanismes qui les sous-tendent » (3). Les variables intermédiaires, au contraire, mesurent directement les facteurs concrets intervenant effectivement sur la valeur du taux de fécondité. Mais la mesure de ces facteurs relève de disciplines différentes, allant ici de la pathologie à la sociologie, et qui n'ont généralement pas de préoccupations communes et en tout cas pas de langage commun.

(1) On précisera ce point dans la partie suivante.

(2) *Op. cit.*, p. 3.

(3) *Op. cit.*, p. 8.

Il revient donc en premier lieu à chaque discipline de déterminer les facteurs relevant de son domaine propre, qui exercent une influence sur la natalité, à en définir les paramètres, les formes et les seuils d'intervention : ainsi, le démographe attendra du médecin qu'il définisse les conditions dans lesquelles se contracte, se développe et se transmet telle maladie influant sur la fécondité. Il reste ensuite à définir le langage commun, capable, dans le plan expérimental interdisciplinaire, de faire apparaître les co-variations de ces facteurs et leur action sur la variable dépendante. Le démographe attendra donc, en plus des disciplines associées — et c'est là que la préoccupation interdisciplinaire orientée vers le problème commun intervient d'une façon originale — qu'il fasse également que ces paramètres soient effectivement mesurables en termes d'exposition au risque défini et de degrés d'intervention de celui-ci. Ce sont alors ces paramètres — qui peuvent être des indices complexes comme la psycho-sociologie et l'économie, en particulier, en ont la pratique — qui entreront dans le modèle d'analyse des facteurs opérant sur le taux de fécondité. Ainsi sera rempli le « cahier des charges » défini plus haut en ce que le phénomène à mesurer — la fécondité — sera bien saisi dans la totalité (dans le plus grand nombre connu) de ses déterminants, sans égard à la discipline de base étudiant chacun de ces déterminants, et que sera réalisé le plan expérimental interdisciplinaire permettant de rendre compte du rôle conjoint de cette pluralité de déterminants. Selon que les résultats obtenus feront apparaître la prédominance de tel de ces facteurs ou de telle combinaison d'entre eux, une action sanitaire, ou sociale, ou économique, ou une combinaison de plusieurs d'entre elles, pourra être déterminée afin d'intervenir sur l'état de la population dans le sens de la politique choisie. La forme de cette intervention et le contrôle de ses résultats ne se feront plus, toutefois, au hasard, mais à la lumière d'une méthode scientifiquement fondée, ce qui était le but recherché. Il ressort également de cette procédure que l'interdisciplinarité n'implique pas l'abaissement ou la disparition des disciplines de base, mais au contraire les exige dans leur intégrité, et même qu'elle exerce sur elles une action stimulante en leur posant des problèmes « internes » nouveaux.

IV. — Cependant, une fois résolus les problèmes de personne et de discipline, fondée la possibilité théorique d'une approche multidisciplinaire organiquement centrée sur le problème dans la pluralité de ses déterminations, et conçu le principe d'un plan

d'analyse opératoire, la réalisation du projet n'en va pas pour autant d'elle-même. On se propose maintenant de montrer sur un cas concret, comment ce projet a été réalisé dans une recherche particulière et d'analyser ensuite l'un des principaux risques de malentendu apparu au cours de cette réalisation.

La recherche dont il sera question ici devait être faite dans plusieurs pays d'Afrique. Elle avait été conçue par des démographes et confiée, dans le cadre du Congo, à une équipe démo-sociologique, sous la direction d'un sociologue. Il n'est d'ailleurs question ici que du point de vue limité de ce dernier. Le thème de cette recherche était « la famille africaine en transformation » (1), mais son centre d'intérêt réel était le rôle effectif des pratiques contraceptives ou la virtualité de leur apparition. Les préoccupations malthusiennes n'y étaient donc pas absentes, mais elles n'empêchaient en rien de mener une enquête objective dont l'utilité était attestée par la fréquence dans les pays considérés de pratiques de prévention et, plus encore, d'interruption de grossesse. Les résultats pouvaient ensuite être utilisés aussi bien en vue du développement du « planning familial » au sens restrictif du terme, qu'en faveur d'une politique d'épanouissement de la natalité, plus conforme à la situation de sous-pression démographique de cette région de l'Afrique. Cet aspect « politique » ainsi réglé, le problème scientifique qui se posait alors au sociologue — c'est de lui qu'il sera désormais question — était celui de la part qu'il pouvait apporter à la connaissance du problème et de la manière d'intégrer cette part de façon fonctionnelle à la connaissance apportée par les autres disciplines. A la réflexion et au contact des faits, il est apparu que le thème restrictif de la contraception devrait être intégré dans l'ensemble du domaine dont il n'était qu'un des éléments et que ce domaine recouvrait la totalité des pratiques relatives à la fécondité. Le sociologue devait naturellement en étudier les aspects sociaux, c'est-à-dire la manière dont la société, dans ses divers éléments et à ses différents niveaux, contrôlait cette fécondité, soit pour la valoriser et l'encourager, soit pour la déconseiller ou la sanctionner, selon les situations. Dans ce cadre, la contraception n'apparaissait plus que comme un cas particulier des pratiques restrictives à la fécondité, entre l'abstinence et l'avortement, voire même l'infanticide.

Le lieu d'application de la problématique ainsi fixé, il restait à définir le type de matériaux à recueillir, celui-ci étant à son tour fonction de la forme ultime à leur donner pour les faire entrer

(1) « Changing African Family Project », établi par les Professeurs J. C. CALDWELL et F. O. OKIDEJI, sous l'égide du POPULATION COUNCIL qui en finançait l'exécution.

comme éléments de co-variation dans le cadre théorique interdisciplinaire. Cette forme idéale sous laquelle le démographe devait pouvoir enregistrer l'« impact » du contrôle social de la fécondité sous ses différentes formes (dont la contraception) était évidemment la variation numérique du taux de la natalité. Cela impliquait que le matériau sociologique soit également présenté sous la forme d'indicateurs numériques des différentes dimensions sociales de ce contrôle. Cette forme de présentation impliquait à son tour que l'axe de l'étude sociologique soit un questionnaire, passé sur un échantillon représentatif de la population considérée. Bien évidemment, la détermination des dimensions, la signification des réponses, dans leurs éléments culturels locaux en particulier, la saisie de causes de variation importante, telles que l'hétérogénéité ethnoculturelle, exigeaient que ce questionnaire fut associé à des « compléments » qui ont été ici de deux sortes : des études de cas réels, représentant des situations typiques d'intervention du contrôle social, des études sur les pratiques et les règles mises en jeu dans chacune de ces situations. Mais cela relevait de la pratique habituelle de l'établissement d'indices en sociologie et ne signifiait nullement un caractère plus ou moins qualitatif de celle-ci par rapport à la démographie.

C'est pourtant à propos de cette suite d'opérations cependant classiques qu'un risque constant de malentendu entre les deux disciplines, s'est manifesté, et dont il faut maintenant dire un mot. Ce risque tenait à ce qui paraît être une illusion du démographe selon laquelle sa discipline, « quantitative » par essence, a un besoin constant des autres sciences humaines, conçues par lui comme des disciplines « qualitatives », pour expliquer son objet. BOURGEOIS-PICHAT (1970), dans un ouvrage de vulgarisation, fonde et développe ce malentendu lorsque, partant du principe que « la diversité des éléments mis en jeu par les événements démographiques donne à la recherche un caractère multidisciplinaire par excellence » (1), ce qui n'est pas faux, il en tire des conséquences à notre sens inexactes, selon lesquelles la sociologie « apporte à la démographie ses théories, ses critères et ses méthodes » (2) d'une manière telle que le démographe qui « note, observe et mesure des phénomènes, démêle seulement ainsi le « comment » des choses et « demande au sociologue de l'aider à trouver le « pourquoi » (3). Passant sur la conception discutable que se fait l'auteur des explications en « comment » et surtout en « pourquoi » dans le domaine scientifique, on comprend mieux cette

« déviation » épistémologique lorsque l'on sait la fin qu'il assigne à la démographie : « en utilisant les méthodes du sociologue, le démographe montre comment les événements démographiques s'insèrent dans un cadre socio-culturel où ils prennent leur sens » (4). Ce disant, l'éminent démographe qu'est BOURGEOIS-PICHAT ne prend pas garde qu'il définit la part de « comment » ou plutôt de « combien » que la variation des facteurs démographiques introduit dans le fonctionnement d'un système social particulier, mais qu'il abandonne du même coup la possibilité de les interpréter dans un cadre théorique spécifique qui fait l'intérêt de l'étude démographique. Il se situe en fait dans une perspective analogue à celle définie ici, mais à deux différences près : d'abord, en envisageant le cas où la démographie est « serve », au sens cybernétique du terme, de la sociologie, c'est-à-dire contribue à l'étude d'un problème sociologique, alors qu'ici on considère la situation inverse ; ensuite — et c'est là le point dangereux — en ce qu'il limite la démographie à cette servitude et aboutit pratiquement à lui dénier toute autonomie.

En fait, cette interprétation discutable recouvre un problème bien réel qui est celui de l'insuffisante adaptation aux réalités de chaque société, de certaines catégories trop vagues généralement manipulées par les démographes. Ainsi en va-t-il, pour prendre un exemple précis, de notions telles que celle de naissance « légitime » ou « illégitime ». Il est bien certain qu'au niveau d'une population particulière, la spécification d'une telle notion est l'affaire du sociologue, d'où la nécessité de l'approche interdisciplinaire affirmée par BOURGEOIS-PICHAT. Toutefois, ceci n'est pour la démographie qu'un point de départ et non un aboutissement, la condition nécessaire à une application valide de son modèle. Mais ce n'est pas lorsqu'il sera en possession d'un indice de la naissance légitime, bien établi par le sociologue dans une population déterminée, que le démographe aura accompli un progrès ; tout au plus, sera-t-il en situation de le faire. Il ne réalisera effectivement ce progrès que, lorsqu'en possession d'une série d'indices également bien construits par les sociologues sur une série de populations différentes, il pourra déterminer avec précision l'effet comparé de la légitimité et des autres facteurs, également bien mesurés dans chaque cas spécifique, sur le taux général de natalité. Mais ceci n'implique évidemment pas que la sociologie soit plus ou moins qualitative que la démographie, ni qu'elle n'opère ses propres généralisations dans des cadres différents, par

(1) *Op. cit.*, p. 19.

(2) *Op. cit.*, p. 93.

(3) *Op. cit.*, pp. 96-97.

(4) *Op. cit.*, p. 97.

exemple, en comparant la relation entre les formes de légitimité et la structure d'ensemble des systèmes sociaux. Le démographe est donc tel, non pas par le fait qu'il perd, comme semble l'y conduire la conception de BOURGEOIS-PICHARD, les objectifs de sa discipline dans le détail des différences entre les sociétés, mais dans la manière dont il concevra, exécutera, traitera (au sens mathématique), son plan d'expérience, pour en tirer simultanément des conséquences de plus en plus générales, des applications de mieux en mieux adaptées à chaque cas spécifique, et des hypothèses pour de nouvelles recherches. Ceci ne le distingue donc en rien des autres spécialistes sauf peut-être en cette nécessité féconde où il se trouve d'avoir plus que d'autres — et de le savoir — à coopérer pour la détermination de ses moyens d'observation avec les autres disciplines.

* *

Commencées d'une manière quelque peu empirique sous la pression des inquiétudes provoquées par l'« explosion démographique mondiale », les recherches interdisciplinaires autour de problèmes démographiques paraissent, du fait de leur intérêt théorique et pratique, mériter une sorte d'institutionnalisation qui a été matérialisée, dans le cas présent, par la création d'un thème commun sur la fécondité (1). Réfléchissant ici à propos de l'une de ces expériences, conduite par un sociologue et des démographes, on s'est efforcé d'en systématiser les premières leçons au plan de l'interdisciplinarité. On a ainsi rencontré, parmi les entraves à l'interpénétration des corps constitués de la connaissance, les questions de personnes, les habitudes disciplinaires, puis, plus profondément, une certaine impuissance théorique de l'esprit à penser en un acte unique les catégories de faits relevant des activités de l'esprit et du monde matériel. S'inspirant alors de la perspective de la cybernétique, on s'est efforcé de fonder en

théorie et en pratique un programme d'étude partant du problème réel dans la totalité de ses déterminations, sans égard à la nature de ceux-ci, et se donnant pour but la construction de modèles analogiques que le progrès de la connaissance devait s'efforcer de rendre de plus en plus semblables, dans leur logique interne, au phénomène concret original. Ce faisant, on s'est trouvé en mesure de définir plus exactement la place de la discipline de base — celle dont relevait le problème étudié — et des disciplines qui lui étaient momentanément associées. Il est alors apparu que les tâches pouvaient être clairement délimitées et que chacune, loin d'être absorbée par les autres, recevait au contraire de la pratique interdisciplinaire, à la fois la possibilité d'une meilleure saisie des problèmes qui la concernaient — par cette activité collective autour de ceux-ci — et une sorte de confirmation de sa capacité par ce défi qui lui était fait de répondre avec ses moyens propres et dans son domaine particulier à des questions précises qui lui étaient posées par d'autres disciplines.

Au cours de cette réflexion, le sociologue — qui s'est exprimé seul ici — a semblé parler beaucoup plus de l'autre — le démographe — que de lui-même et a peut-être paru se croire, non sans naïveté, en mesure de lui expliquer ce qu'il devrait être. Toute intention d'outrecuidance écartée, le démographe ne se reconnaîtra sans doute pas plus dans cette image en creux de lui-même que le sociologue dans celle que donne de lui le démographe BOURGEOIS-PICHARD. Mais ce jeu de miroirs n'est cependant pas inutile s'il montre à chacun une part de sa propre réalité qu'il ignore ou qu'il se cache, et s'il lui permet ainsi de préciser sa véritable image et de la rapprocher quelque peu de celle, idéale, qu'il se présente complaisamment à lui-même.

Manuscrit reçu au S.C.D. de l'O.R.S.T.O.M. le 15 août 1976.

(1) Reconstituant ainsi, par une sorte d'ironie, le processus d'enfermement intradisciplinaire, dénoncé ici même.

BIBLIOGRAPHIE

- BOURGEOIS-PICHAU (J.), 1970. — La démographie. Coll. Idées, Gallimard éd. Paris, 1 vol. 189 p. bibliogr.
- COPANS (J.), 1975. — Critiques et politiques de l'Anthropologie. Paris, Maspéro.
- COUFFIGNAL (L.), 1966. — La Cybernétique. P.U.F., Paris.
- DURKHEIM (E.), 1900. — Les Règles de la Méthode sociologique. P.U.F., Paris.
- FERRY (B.), 1976. — L'étude des variables intermédiaires de la fécondité. Multigr., O.R.S.T.O.M., 18 p., bibliogr.
- LAPLANCHE (J.) et PONTALIS (J. B.), 1967. — Vocabulaire de la psychanalyse. P.U.F., Paris.
- MERCIER (P.), 1975. — Quelques remarques sur le développement des Sociétés urbaines. *Cah. d'études africaines*, Mouton éditeur, Paris, vol. XIII : 397-398.